

## L'Orchestre symphonique national libanais : riches « chatoyances sonores »



L'Orchestre symphonique national saluant le public.  
(Photo Sako Békarian)

L'Orchestre symphonique national libanais (à peu près quatre-vingts musiciens), dont les interventions sur la scène musicale beyrouthine sont de plus en plus remarquées, placé sous la houlette du jeune et énergique Harout Fazlian, a présenté au Palais de l'Unesco, aux mélomanes mordus de musique classique, un programme sélect et à l'accès agréable sans être pour autant facile, incluant des pages de Verdi, Bach, Mozart et Dvorak. Joli panaché mêlant lyrisme, rigueur, émotion, impressions et riches « chatoyances » orchestrales. À noter aussi la louable et généreuse initiative que le public a pu apprécier en accédant à la belle musique « *gratis* ». Quand on songe au prix parfois « *pharaonique* » des billets d'entrée pour un simple concert, on est ici royalement servi en « *entrée libre* » pour une prestation qui n'a absolument rien à envier aux ensembles étrangers et dont on peut d'ailleurs s'enorgueillir pour tant de talent et de qualité. Voilà qui est une authentique aubaine pour les amateurs de la « *grande* » musique. Et on salue bien bas cette édifiante « *démocratisation* » d'une manifestation qui a pour réputation d'adoucir les mœurs mais de toute évidence pas de faire taire les mobiles chez nos compatriotes en salle.

En ouverture donc, en grande pompe sonore, *La force du destin* de Verdi composée en 1862 et considérée comme l'une des plus belles et dramatiques narrations pour présenter le livret le plus extravagant du répertoire lyrique. Vivante, animée, puissante et d'une majestueuse beauté mélodique, cette ouverture rassemble en toute finesse les airs belcantistes d'un opéra à la trame alambiquée mais au lyrisme intense. Prenant le relais, une suite N3 pour violoncelle (à l'archet Roman Storojenko) et cordes de Bach où affleurent toute la ferveur d'une prière et l'humanisme de la Renaissance. Mais il y a aussi la « *voix* » pure et à l'austérité étudiée du Kantor avec ses sonorités admirablement architecturées dans une partition claire comme du cristal mais où pointent en filigrane une certaine tristesse contenue et la piété d'une foi ardente.

Voyage au pays de la douceur, de la légèreté aérienne et d'une subjugante richesse mélodique avec le génie de Salzbourg dont on écoute ici la *Symphonie concertante* où se répondent et dialoguent viole (Timéa Szigetine Szèles), violon (Stelian Nemtanu) et orchestre. Trois mouvements (allegro maestoso-andante-presto) pour dire les rêves secrets de l'auteur de *La flûte enchantée* dont les accents sont d'une infinie douceur et servent un charme inégalé des thèmes constamment ingénieux tout en accordant aux solistes des moments d'une éblouissante virtuosité. Aimable est un adjectif bien faible pour traduire l'impression que laisse cette musique où la violence et la haine ont très peu de place... Joie, plénitude et sens de la perfection touchent davantage l'auditeur devant cette musique qui emprunte beaucoup à la facilité italienne, à la rigueur allemande et à l'élégance française.

### Impressions du Nouveau Monde

Après l'entracte, ont déferlé comme une vague écumante les notes de la somptueuse et populaire Symphonie en mi mineur désignée par le *Nouveau Monde* d'Anton Dvorak. Cette œuvre sensible aux expressions musicales nouvelles, reflétant avec générosité les impressions et parfois mêmes les exaltations ou le panthéisme du compositeur pragois devant la magnificence du paysage américain et la culture « *melting-pot* » du pays de l'Oncle Sam, fut donnée en première audition à New York en 1893 avec ses quatre mouvements (Adagio, allegro molto-Largo-Scherzo et Allegro con fuoco). Trois motifs et un prélude pour marquer les mesures syncopées et les déhanchements caractéristiques du folklore noir américain notamment le ragtime. Retour en sol mineur en second lieu pour traduire une atmosphère slave et troisième mouvement en negro spiritual emprunté au Swing Low, Sweet Chant. Ayant renoncé au titre de « *légende* », le largo est une mélodie nostalgique bâtie sur quelques sons magnifiés par le cor anglais. Animé, vif, le Scherzo a deux trios empruntant ses rythmes aux danses des Noirs d'Amérique. Le finale s'ouvre sur une introduction jouée par les cordes sur un ton plaintif reprenant peu à peu le thème initial qui, semble-t-il, a emprunté sa ligne mélodique au chant populaire américain Péter Gray. Succède un second motif joyeux et sautillant avec une profusion de triolets pour terminer en beauté et bien habilement en faisant fusionner les motifs des quatre mouvements évoqués. Lyrique et pittoresque, cette œuvre reste simple et directe tout en attestant d'un art ouvert libéré des tutelles étrangères sans renier pour autant ses profondes racines moldaviennes.

Salve d'applaudissements d'un public enthousiaste (qui n'a d'ailleurs guère ménagé ses encouragements même dans l'intervalle des mouvements ne songeant nullement dans son excès de zèle que cela pourrait déconcentrer les musiciens!) pour une excellente prestation menée de baguette de maître. En bis, un entraînant Offenbach débordant de vitalité, de pétulance et menant au train d'enfer la calèche emportant les flonflons fous d'un tourbillon nommé cancan...

Edgar DAVIDIAN